

C'est pas faux.

Faut que je vous raconte de quoi.

Il y a quelques jours, Myriam et moi prenions une marche avec les enfants. Le soleil brillait, les oiseaux gazouillaient, Maëla regardait des vidéos Youtube sur mon téléphone. Un magnifique moment en famille. Nous trottions gaiement, sillonnant les rues tranquilles de notre quartier, que nous découvrons encore.

Ça fait maintenant un an que nous avons quitté la ville pour la banlieue. Ceux qui sont abonnés à mes lettres depuis longtemps se rappelleront peut-être de celle dans laquelle j'appréhendais, mi-figue mi-raisin, ce changement drastique pour le Montréalais endurci que je suis. J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis officiellement assimilé. Solide. Il faut me voir observer les oiseaux qui viennent me visiter dans ma cour, avec mon sac banane et mes bas blancs comme neige dans mes sandales Birkenstock. Elles sont brunes. Ni foncées ni pâles. Si je devais inventer un nom à cette couleur, j'irais avec «brun retraite». De toute beauté.

Comme une image vaut mille mots, j'ai joint une photo prise à mon insu par une Myriam découragée, à la toute fin de ce texte. Allez l'admirer, je vous attends ici.

C'est fait? Avouez. De toute beauté. Et de grâce, ne publiez pas cette photo. Ça reste entre nous.

Bref, sur le chemin du retour, nous croisons une jeune famille, qui comme nous, profitait du beau temps. Nous les invitons à se joindre à nous, évidemment. Comme dans les années 60, j'engage la conversation avec l'homme, pendant que les femmes partagent les joies de la maternité.

Chic type. Il m'invite à aller faire du *fat bike* dans la montagne adjacente à notre petite ville. J'accepte avec l'enthousiasme d'un gars qui sait très bien que ça n'arrivera pas de si tôt. J'ai de la difficulté à faire du vélo stationnaire. Notre nouvelle amitié va débuter sur un terrain plat, vous pouvez en être certain.

De retour à la maison, nous faisons le bilan de nos discussions respectives. Je lui parle de notre projet de *fat bike* dans la montagne. Elle me fait remarquer que j'ai de la difficulté à faire du vélo stationnaire. Je ris et je lui dis que je vais lui emprunter ce gag dans ma prochaine *Lettre du mois*. Elle me demande ensuite quel est son métier, ce à quoi je réponds : «Je ne lui ai pas demandé». Avec la dégaine d'un gars qui a visiblement, délibérément, évité le sujet. Et avant même qu'elle puisse enchaîner, je lui explique pourquoi.

Après quelques pas seulement en sa compagnie, j'étais assez certain qu'il ne savait pas ce que je fais dans la vie, comme la vaste majorité du Québec. Je ne m'en plains pas, je suis complètement serein avec où j'en suis dans ma carrière, mais je suis dans une drôle de classe de célébrité. Assez de gens sont familiers avec mon visage pour me faire reconnaître fréquemment. Ce qui vous donne une idée du courage que ça prend pour

porter publiquement ce que je porte sur la photo annexée. Mais beaucoup, beaucoup trop de gens ne me connaissent pas pour assumer que ce sera le cas lors de toutes mes interactions sociales. C'est juste, disons, modérément probable quand même un peu souvent parfois de temps en temps.

C'est dur à expliquer. C'est comme quand je mange du spaghetti sauce tomate avec un t-shirt blanc. Les chances que je me salisse ne sont pas assez fortes pour que je porte une bavette, mais suffisantes pour prévoir un tube de *Tide to Go*. Vous comprenez?

Bref, si je lui avais demandé ce qu'il faisait dans la vie, il m'aurait poliment relancé la question. Et «humoriste» n'est pas une réponse que beaucoup de gens voient venir. Avec raison. Je n'ai évidemment pas honte de mon métier, mais j'ai trop souvent essayé d'expliquer à quelqu'un qui ne me connaît pas que plusieurs personnes me connaissent, pour m'aventurer sur ce terrain glissant. C'est horrible et ça finit toujours dans une confusion pénible.

J'explique donc à Myriam que j'aime toujours mieux esquiver le sujet que de risquer de me faire demander : «Est-ce que tu es connu?» Il n'y a pas de bonne réponse confortable à cette question, croyez-moi.

Je préfère attendre que notre amitié se développe un peu plus. On aura amplement le temps de parler de mon métier en attendant les secours dans la montagne.

Suite à mon explication, Myriam esquisse un sourire en coin.

- Je comprends, je ne savais pas quoi dire quand elle m'a demandé ce que tu faisais dans la vie.
- Qu'est-ce que tu as répondu?
- Que tu travaillais de soirs, quelques heures, des fois.

Il ne passe pas un jour sans qu'on en parle depuis.

On se reparle dans un mois.

Simon

